



CAMARADE BORIS POLIAKOFF

Secondant du champion du monde d'échecs
36 ans

Quelques dates

- 1936 : naissance à Moscou de parents bureaucrates
- 1962 : Grand Maître International d'échecs
- 1964 : mariage avec Aleksandra qui lui donne une fille Svetlana
- 1969 : finaliste du championnat du monde d'échecs à Moscou battu par Sergueï Kolovanov (6 parties à 2)
- sept. 1971 : finaliste du Tournoi des Challengers de Lisbonne battu par Mark Davis (6 parties à 5)

Mon histoire

« Prendre une décision après des jours d'hésitations est toujours une forme de soulagement. Donc je peux dire que je suis soulagé. C'est maintenant irrévocable : j'ai décidé de passer à l'Ouest et rien ni personne ne pourra m'en empêcher. Du moins je l'espère. Je sais que je joue la vie de ma famille et la mienne dans cette histoire. Mais je suis prêt à prendre ce risque car je ne peux plus vivre sous le joug du KGB. Je veux être libre... libre d'aller et venir... libre de penser... libre comme quand je joue aux échecs. Le principal problème est qu'ils vont faire pression sur ma femme Aleksandra et Svetlana. Mais j'espère que mon nom les protégera. Après tout je suis loin d'être un inconnu en Occident. Je suis le secondant du grand Sergueï Kolovanov. Son sparring partner comme disent les américains. Cette histoire fera grand bruit et la publicité engendrée protégera les miens avant que j'arrive à les faire me rejoindre... Aleksandra comprendra. J'en suis sûr.

C'est le tournoi de Lisbonne qui a tout décidé. Jusqu'à présent je n'avais jamais vraiment pensé à passer de l'autre côté. Mais ce qui s'est déroulé là-bas m'a écoeuré à jamais de l'Union Soviétique. C'était en septembre dernier. Je disputais dans la capitale portugaise, le tournoi des Challengers qui devait désigner celui qui aurait l'insigne honneur de défier mon grand ami Sergueï Kolovanov champion du monde d'échecs en titre depuis 1966 et la correction qu'il a infligé à Milos Bedrossian.

Sergueï, je le connais depuis toujours. Il est de la même génération que moi et nous avons gravi ensemble tous les échelons de la hiérarchie échiquienne afin de devenir Grand Maître International. C'est un véritable génie de l'échiquier. Je l'ai toujours admiré et parfois je me dis que j'ai beaucoup de chance de pouvoir le côtoyer. En 20 ans, je n'ai jamais réussi à le battre en match officiel. En 1969, il m'a défait 6 parties à 2 sans qu'il y eut à redire pour le titre de champion du monde disputé à Moscou. J'étais son Challenger officiel à l'époque. Je comptais bien le redevenir pour qui sait inverser le cours de l'Histoire ? Pour cela il me fallait remporter ce tournoi à Lisbonne. La principale menace venait de ce jeune américain en pleine ascension : Mark Davis. Le monde des échecs l'avait découvert en juillet 1971 au tournoi d'Amsterdam qu'il avait remporté fort brillamment. Je n'avais pas eu l'occasion de le rencontrer, éliminé trop tôt dans le tournoi. Sergueï non plus ne l'avait pas rencontré. Et pour cause ! Il traversait une sale période suite à la mort dans un accident de voiture de sa femme Irina en février dernier. Alors que nous disputions un tournoi à Buenos Aires elle avait perdu le contrôle de son véhicule sur la route reliant Moscou à Kharkov. Morte sur le coup. À la suite du choc, Sergueï fit une dépression et refusait de jouer aux échecs. Il n'est ainsi pas venu aux Pays-Bas cet été. À la suite de la brillante victoire de Davis au tournoi d'Amsterdam, tous les spécialistes le voyaient comme le futur Challenger. Il n'avait qu'à rééditer sa performance au tournoi de Lisbonne en septembre. On m'avait oublié. Cela m'arrangeait. Toute la pression était sur les épaules de ce Davis. Pour arriver en finale à Lisbonne, je dois dire que j'ai développé les meilleurs échecs que je n'avais jamais joués de ma vie. J'étais vif et inspiré. Davis aussi réussit à se hisser en finale. Et pour la première fois nous étions adversaires. Avec quel enjeu ! Mais j'étais confiant car je n'avais littéralement rien à perdre, ma carrière de grand joueur étant pratiquement derrière moi. J'abordai le match plein d'enthousiasme. Il débuta comme dans un rêve. Davis avait les défauts de la jeunesse et semblait extrêmement nerveux. Au bout de la douzième partie, je menais 5 parties à 2 et je n'étais plus qu'à une victoire du championnat du monde... C'est précisément à ce moment-là que tout s'écroula. La veille de la treizième partie, je reçus la visite dans ma chambre d'hôtel du camarade Olga Federova. C'était une membre de notre délégation, officiellement détachée à l'aide psychologique des joueurs soviétiques. Mais derrière ce sourire d'ange, il ne fait désormais aucun doute que se cache un redoutable agent du KGB. Elle prétexta vouloir connaître mon état d'esprit avant les parties décisives pour instaurer une conversation dans laquelle elle commença à insinuer que même en remportant le tournoi des Challengers, je n'avais aucune chance devant Kolovanov. Puis elle me fit comprendre que le Ministère des Sports du pays préférait une finale Kolovanov-Davis qui permettrait de prouver au monde entier la supériorité de l'école soviétique sur son homologue américaine. Selon

elle une seconde finale Kolovanov-Poliakoff n'intéressait personne. J'étais stupéfait. Elle conclut en me demandant clairement de perdre la partie en cours. Je refusai. Mais elle avait des arguments. Elle me montra des photos récentes de ma femme et de ma fille. Elle me dit que si je ne perdais pas il pourrait leur arriver malheur. Tout s'écroulait. Je n'avais pas le choix. J'ai obtempéré, j'ai glissé des bourdes dans mes parties que Davis sut parfaitement exploiter. Et se déroula ce que les médias occidentaux appelèrent le « plus fantastique retournement de situation de l'histoire des échecs ». Je perdis 6 parties à 5. Davis triomphait. Moi je devais affronter les railleries et les jugements sur mes soi-disant nerfs fragiles. J'étais écoeuré et malheureux comme une pierre. Mais de retour en Union Soviétique, les pressions étaient loin d'être terminées : Sergueï refusait de jouer aux échecs depuis la mort de sa femme et avait déclaré qu'il n'affronterait pas Davis. Comme j'étais pour ainsi dire son seul véritable ami, je subissais quasi quotidiennement la pression du camarade Valery Lisenko un bureaucrate du Ministère responsable de toutes les délégations soviétiques depuis 20 ans et toujours celle du camarade Olga Federova pour que je le fasse changer d'avis. Il fallait selon eux que je réussisse pour l'honneur de la nation soviétique. Mais aussi si je ne voulais pas que ma famille ait des problèmes. Les lâches. Je ne pouvais pas refuser. Et j'ai réussi à le convaincre. Lui montrant qu'il ne pouvait pas quitter le monde des échecs sans une dernière grande victoire. Victoire qui rendrait sa femme fière de lui de là où elle était. Je n'en pensais pas un mot. Je me détestais. Sergueï ne mit qu'une condition pour jouer ce championnat : que je devienne son secondant. Le Ministère accepta volontiers.

J'avais l'impression de trahir un ami. Je n'avais pas le choix mais cela ne pouvait plus durer. Je ne voyais plus qu'une solution pour fuir tout cela : passer à l'Ouest. »

Le Championnat du Monde

« Il y eut beaucoup de palabres autour de l'organisation de la rencontre sur le lieu, l'arbitre, les prix... etc. Nous avions décidé de pas nous préoccuper de tout cela avec Sergueï. Depuis novembre, nous travaillions les échecs et rien ne devait nous perturber. C'était le travail du camarade Lisenko. La rencontre devait avoir lieu en février 1972 à l'écart des journalistes dans les Alpes suisses. L'arbitre serait une femme Denise Fontaine et le prix fut fixé à 250 000 \$.

Nous avons beaucoup travaillé avec Sergueï nous coupant presque du monde. Lorsque la première partie débuta, nous étions prêts. »

La première partie

« Enfin le 2 février, une semaine après notre arrivée à l'hôtel Belle Neige, le match commença. Davis refusa de serrer la main de Sergueï. Ce jeune homme est une vraie diva. Mais il faut reconnaître qu'il a du talent. Il fit une belle ouverture mais Sergueï lui rendit coup pour coup avant de prendre un net avantage avant l'ajournement de la partie qui reprendrait le lendemain. J'étais confiant, la position était bonne. Pourtant en sortant de la salle Sergueï était soucieux. Il lui semblait aussi que sa position était avantageuse mais il pensait que quelque chose n'allait pas et qu'elle n'était pas parfaite. Mais il ne voyait pas quoi. Pendant plus de 3 heures nous l'analysâmes en faisant quelques pauses. Nous arrivâmes à la conclusion que la victoire était à portée de main. Vers 22h30, le camarade Lisenko demanda à me voir et me parla de tout et de rien. Puis il me demanda quelle était l'analyse de notre partie. Je lui expliquai les différentes options qui s'offraient à nous pour la victoire finale. Il m'écouta attentivement puis me sourit et me montra un coup. Roi G2. Qu'est-ce qui se passerait si Davis jouait ce coup ? Je regardai l'échiquier et réfléchis quelques secondes. Où Lisenko avait trouvé ce coup ? Je revins dans la chambre de Sergueï pensif. Je pris encore quelques minutes de réflexion puis je me rendis à l'évidence : si Davis jouait Roi G2 la partie serait loin d'être gagnée. Les noirs se briseraient sur sa défense et risquaient une terrible contre attaque. Je soumis le coup à Sergueï. Il me regarda quelques instants. Puis me dit stupéfait : « voilà... voilà pourquoi j'étais soucieux à l'issue de l'ajournement ». Il a semblé très troublé. Nous avons encore réfléchi une bonne demi-heure mais nous sommes arrivés à la conclusion qu'il ne fallait prendre aucun risque pour une première partie et qu'il fallait proposer la partie nulle. Ce que Sergueï fit le lendemain avant le décachetage de l'enveloppe par l'arbitre et que Davis accepta. Lisenko avait trouvé ce que Sergueï avait intuitivement deviné. J'étais moi aussi troublé... »

Comment passer à l'ouest ?

« La décision de passer à l'ouest matura tout le long du championnat. Je sentais bien que j'avais une chance inouïe de pouvoir cotoyer d'aussi prêt des occidentaux. Mais tout était fait dans l'organisation pour que les deux délégations s'évitent durant toute la durée du match. Passer de l'autre côté ne serait pas simple. Je me savais sous la surveillance du camarade Lisenko, de la camarade Federova et sans doute de la camarade Bogolova. Le KGB était partout. J'étais nerveux. Mais je faisais passer cela sur la tension du match. Et puis, je n'étais pas sûr de vouloir lâcher Sergueï en plein milieu du championnat. Je dois dire que germait l'idée en moi que mon ami m'accompagne dans mon entreprise. La meilleure

solution s'imposa à moi : tenter de passer à l'ouest à la toute fin du championnat pour qu'il n'y ait pas de retour arrière possible. »

Le « match du siècle »

« Les parties se succédèrent. Aucun des deux adversaires ne prenaient l'avantage. La résistance de Davis face à Sergueï semblait surprendre le camarade Lisenko. Comme si un championnat du monde était une promenade de santé. Le joueur américain avait du talent. C'était certain et il était parfaitement préparé par son entraîneur ce Jacob Murey. La partie était donc très équilibrée. Les égalités se suivirent 1-1, 2-2. Cependant cela ne semblait pas troubler Sergueï qui a priori s'était préparé à cette éventualité. Il était d'un calme à tout épreuve. Et lorsqu'au terme d'une partie admirable au début du mois d'avril, Mark Davis prit l'avantage à 5 parties à 4, Sergueï ne broncha pas alors que la nervosité y compris la mienne était très palpable dans toute la délégation. Si Davis remportait encore une partie, il devenait le champion du monde. Je faisais écran entre Sergueï et le camarade Lisenko pour qu'il ne lui transmette pas son stress. Il me répétait sans cesse qu'une défaite du camarade Kolovanov aurait des répercussions catastrophiques pour chacun des membres de la délégation.

Le 6 avril, Sergueï au terme d'une partie magistrale égalisa à 5 partout exploitant à merveille une infime erreur de Davis dans son ouverture. Mon ami était un génie aux nerfs d'acier ! L'optimisme revint dans notre camp. Le camarade Lisenko semblait de nouveau confiant. »

La partie décisive (11 avril 1972)

« Elle débuta aujourd'hui 11 avril. La tension était à son comble quand Sergueï avec les blancs avança le pion C4. L'ouverture anglaise. Elle n'avait pas été jouée en grand tournoi depuis la guerre. Une petite surprise que nous avions réservé à Mark Davis. Nous voulions le tester avec une entame désuète. Sergueï la maîtrisait à la perfection. Dans un premier temps cette tentative sembla marcher à merveille et Davis perdu beaucoup de temps à réfléchir sur ses premiers coups. Mais l'effet de surprise passé, je dois avouer que Davis se défendait plutôt bien. On se dirigeait vers une partie nulle. Peu avant 17h30, Sergueï joua son dernier coup de la journée. Davis allait mettre son prochain sous enveloppe et la partie serait ajournée. La décision n'était pas faite. Perdu dans mes pensées et une forme de pression redescendant, je ne vis pas tout de suite le coup que Sergueï avait joué. Quand je réalisai, je sentis comme le sol qui se dérobaît sous mes pieds...

C h4. Incroyable ! Ce coup était complètement absurde ! Je n'en croyais pas mes yeux ! Le grand Sergueï Kolovanov venait de faire une erreur de junior ! Mon coeur se mit à battre à tout rompre. Je refis tous les calculs

mentalement. Pas de doute. Le coup de Sergueï était catastrophique et à moins que l'américain ne fasse n'importe quoi, nous allions perdre la partie et donc le championnat. Comment Sergueï avait pu craquer à ce point ? Je regardai Davis. Il semblait concentré et il finit par mettre son coup dans l'enveloppe. Il n'eut aucune effusion de sa part, ni de son entraîneur. Ils ne semblaient pas vouloir crier victoire trop tôt. Mais je ne me faisais aucune illusion : pour moi le championnat était perdu et demain les américains pourront savourer leur victoire. Je respirai un bon coup. Est ce que cela arrangeait mes affaires et serait-il plus simple de les approcher pour passer à l'ouest ? Je n'en savais rien. Mais je décidais de taire pour l'instant mon analyse de la situation.

Après les parties, il était convenu de ne pas déranger Sergueï qui souhaitait se lancer dans l'analyse de la partie qu'après le repas qui avait lieu vers 19h30-20h. Il partit se promener dans le parc malgré la neige qui tombait drue. Je décidai de ne pas éveiller les soupçons et de le laisser faire comme d'habitude sans lui adresser la parole. A la sortie de la salle, la camarade Federova et le camarade Lisenko me tombèrent dessus. Ils étaient évidemment anxieux et me demandèrent quel était la situation. Je leur mentis en leur disant que l'on ne pouvait être sûr de rien. Je leur déclarai que j'allais m'enfermer dans ma chambre pour analyser la partie en cours avant le repas. Ils acquiescèrent et je suis parti m'isoler.

Durant tout ce temps, je ne refis pas l'analyse de la partie. Je cherchais plutôt une façon d'essayer d'approcher un membre de la délégation américaine pour pouvoir demander l'asile politique. Je fis moult plans dans ma tête. J'affutais aussi mes arguments pour convaincre mon ami de me suivre dans cette aventure dangereuse. Le temps passa vite sans que je sois dérangé. J'étais cependant fatigué nerveusement.

Vers 19h20, on tapa à la porte de ma chambre. Je vis toute la délégation soviétique sur le pas de ma porte. Bizarrement, elle était accompagnée de Lord Andrews et du directeur de l'hôtel Léopold Cerfeuil. Ils ne venaient pas pour m'annoncer le début du repas. Non, le camarade Lisenko me dit de but en blanc qu'il y avait eu un meurtre dans l'hôtel. Jim Slatter le vice-président de la FIDE avait été retrouvé mort et nous devions nous rendre tous dans le restaurant de l'hôtel pour attendre l'arrivée de la police...

J'étais surpris mais mon cerveau alla vite. J'avais peut-être devant moi une occasion en or de pouvoir contacter un américain pour mettre mon projet à exécution... »

Ce que je suis

Boris Poliakoff est sous pression et peut sembler très nerveux. Un observateur pourrait penser que c'est le championnat qui le met dans cet état-là. Mais ce n'est pas le cas. C'est son désir de passer à l'ouest et l'impression d'être constamment surveillé qui le font stresser. Il sait

qu'il va prendre de gros risques pour retrouver sa liberté. Il semble tourmenté et cela contraste avec le calme de Kolovanov. Ce dernier est véritablement son seul ami. Il fait un vrai complexe d'infériorité et le considère comme un génie. Mais c'est une vraie affection qui le lie à lui. Elle est réciproque.

Poliakoff s'il rit, c'est nerveusement. Il est convaincu que son destin se joue actuellement durant ce championnat.

Ce que l'Union Soviétique attend de toi camarade !

- ✓ Que tu aides le camarade Kolovanov à remporter le championnat du monde

Ce que je souhaite

- ✓ Trouver un contact dans la délégation américaine afin d'exprimer mon désir de passer à l'Ouest
- ✓ Essayer de convaincre Sergueï dans la discrétion la plus totale de me rejoindre dans mon entreprise
- ✓ Annoncer à Sergueï que le match est presque perdu sauf miracle (et au besoin refaire l'analyse du match avec lui)
- ✓ Essayer de comprendre pourquoi Sergueï a commis aujourd'hui une telle erreur de junior en jouant un tel coup *C h4*
- ✓ Essayer de faire comprendre à Sergueï que les autres membres de la délégation sont des membres du KGB

Ce que je peux dire

« Sergueï est un génie. Personne ne peut le battre. »

Ce que je porte

- ✓ Costard gris. Chemise blanche. Cravate rouge. Très sobre et très triste.

Ce que je sais faire

- ✓ **Analyser une partie d'échecs** : bien que je n'ai pas le génie de Sergueï, je connais parfaitement le jeu d'échec, c'est ma passion depuis l'enfance. En me concentrant quelques minutes sur un échiquier, je suis capable de dire quelle est la position gagnante et quels coups sont les meilleurs (demander à un organisateur)
- ✓ **Lire le russe** : je sais lire le russe (demander à un organisateur la traduction du document)

Ce que je pense des autres

Jim SLATTER : « C'est le vice-président de la FIDE. Le co-organisateur de l'événement avec Lord Andrews et aussi son principal mécène. Il a la réputation de ne pas trop aimer les communistes. Je ne sais pas pourquoi on l'a tué. »

Sergueï KOLOVANOV : « Un génie des échecs. Un ami proche. Je l'ai beaucoup soutenu depuis la mort de sa femme mais il le mérite... »

Valery LISENKO : « Un bureaucrate du Ministère des Sports. Depuis 20 ans il suit les champions d'échecs du pays. C'est le monsieur intendance. Malgré les purges, il a toujours gardé son poste. Il faut reconnaître qu'il est compétent. Je ne savais pas qu'il s'y connaissait aussi bien en échecs. Je le suspecte d'être un membre du KGB. »

Olga FEDEROVA : « Un agent du KGB. J'en suis sûr. Elle a menacé ma famille si je ne me couchais pas à Lisbonne. Depuis elle se sert de moi pour faire pression sur Sergueï et elle me surveille étroitement. C'est mon principal obstacle dans mon projet d'asile politique. »

Natasha BOGOLOVA : « C'est la préparatrice physique de Sergueï. Au départ, il n'en voulait pas. Federova a fait pression sur moi pour que je le fasse changer d'avis. Maintenant il semble s'en être accommodé. Je ne serais pas surprise qu'elle soit elle aussi un agent du KGB. »

Mark DAVIS : « C'est moi qui devrait être à sa place. Mais il faut reconnaître qu'il a du talent. »

Jacob MUREY : « L'entraîneur de Davis. Un très grand analyste. »

Barbara WHITE : « L'intendante de la délégation américaine. Je ne la connais pas. »

Alan SPENCER : « La personne chargée de la sécurité de Davis. Je ne le connais pas mais je l'ai vu déjà plusieurs fois sur les tournois. »

Jenifer GRANT : « La seule journaliste autorisée dans l'hôtel. Elle est intégrée au sein de la délégation américaine. Je ne la connais pas. »

Lord ANDREWS : « Un vieux noble anglais. C'est le président de la FIDE depuis 1957. Il a la réputation d'être juste. On le croise à chaque tournoi et il a toujours un mot gentil quelle que soit votre nationalité. »

Denise FONTAINE : « C'est l'arbitre de la partie. Une française. C'est la première fois qu'une femme arbitre à ce niveau. Au départ le camarade Lisenko n'était pas trop chaud mais il a changé d'avis sans vraiment expliquer pourquoi. Nous n'avons pour l'instant rien à lui reprocher. »